Ma mère de 104 ans

Famille d'Alphonse Lussier et Élise Monast, Valcourt 1924
Osias, Ada, Maurice, Hélène, Jeannette, Rose, Omer, Roger,
Théophile, Alphonse, Bibiane, Élise, Mathias,
Paul-Émile, Lucienne, Alice et Madeleine.

par Yves Petit

Bibiane Lussier (15 mars 1918 – 12 décembre 2022)

Quelle vie, quelle vie ! C'est par ces mots que j'ai débuté l'hommage à ma mère décédée le 12 décembre 2022 à l'âge vénérable de 104 ans. La vie remarquable de ma mère ne tient pas seulement à sa longévité, loin s'en faut.

Naissance à Racine

Ma mère naît dans la campagne de Racine le 15 mars 1918, 14e d'une famille de 16 enfants. Racine est un petit village, voisin de Valcourt dans les Cantons de l'Est. Ses parents sont Alphonse Lussier (1er février 1879 – 8 mai 1977) et Élise Monast (28 juillet 1880 – 1er mai 1967), mariés le 11 septembre 1900 à Stukely-Sud, maintenant Bonsecours. Ses grands-parents paternels sont Damase Lussier et Vitaline Gendreau, mariés le 12 septembre 1864 à Saint-Paul-d'Abbotsford.

Ma mère vécu les trois premières années de sa vie sur cette ferme du Flodden qui est maintenant un rang de la municipalité de Racine, mais qui était alors un hameau d'origine loyaliste anglophone. Il ne reste plus qu'un cimetière dont les résidents sont principalement d'origine écossaise.

Après leur mariage, les parents de ma mère ont passé plusieurs années aux États-Unis, comme tant d'autres, avant de s'établir à Racine. La marraine de ma mère, Rose, était d'ailleurs bien fière de dire qu'elle était Américaine puisqu'elle y était née.

Déménagement à Valcourt

En 1921, toute la famille déménage dans le 4e rang (maintenant rue Carpentier) à Valcourt, tout près du village. Cette ferme appartenait à un des oncles de ma mère, Euclide Monast. Cette grande maison de 9 chambres a été construite en 1910 par un certain M. Rodier. D'après les dires et les écrits de ma mère, on peut dire sans se tromper qu'elle et toute sa famille y ont vécu des années de bonheur. On peut y lire dans son recueil *Sur les chemins de ma vie* « Maison, chère maison, comme nous étions contents de la retrouver après s'être absentés un peu. Pour nous il n'y avait pas de plus belle place ! Avec maman qui en était si fière, une dizaine d'années après leur arrivée à Valcourt, mes parents ont fait installer une salle de bain, ce qui était un luxe dans les campagnes à cette époque. »

Ferme sur le 4e rang, Valcourt

Ma mère vécut sur cette ferme jusqu'à son mariage en 1942 à l'âge de 24 ans. Cette année marque aussi la vente de la ferme à Jéhovah Lussier, un cousin de ma mère. Après une dizaine d'années, la ferme fut vendue à Paul-Émile Lussier, un des frères de ma mère qui avait été bien déçu de ne pouvoir prendre la relève en 1942. Mes grands-parents Lussier achetèrent une maison au cœur de Valcourt. Ils

finiront leur vie au foyer de ce village, foyer qui était la propriété d'un autre frère de ma mère, Roger.

Ma mère fit ses études primaires à l'école du 3e rang de Valcourt. Elle faisait le trajet d'environ 2 km à pied en empruntant le chemin de fer qui ne passait pas très loin de la maison familiale et de l'école. Ses maîtresses furent Marie-Anna Racicot, Hélène Lemay et Lucienne Larivée.

Elle compléta ses études au couvent de Valcourt. Ce couvent était tenu par les religieuses de la congrégation des Filles de la charité du Sacré-Cœur. Les premières tenancières de ce couvent, ouvert en 1909, étaient des religieuses françaises qui, comme des milliers d'autres, avaient fui la République française suite aux lois anti-religion du début du 20e siècle. Ma mère entra dans ce collège à l'âge de 13 ans pour y faire sa 7e année de scolarité. Pendant sa 7e et sa 8e année au collège, elle demeurait chez sa grande sœur Hélène qui avait une belle grande maison avec son mari Patrice Cousineau au cœur du village.

Elle écrit dans son recueil

« Il y avait vraiment une différence de mentalité entre les personnes de la campagne et celles du village. Heureusement, j'eus la chance de rencontrer Béatrice Long qui venait du milieu rural et avec qui je suis toujours amie ».

C'est pendant cette 8e année qu'elle a rédigé son magnifique carnet « Charmes de la vie rurale ». Maman avait un talent inné pour le dessin qui a été transmis à certains de ses descendants, dont notre fille Brigitte. Maman a tout noté de ce cours en plus de l'illustrer de nombreux dessins. Elle s'était inventé une confidente, Josette, à qui elle confiait ses états d'âme. Je n'ai pris connaissance de ce petit trésor qu'en 2019 lorsque ma mère m'a donné ce carnet, encore en parfaite condition. J'ai été tellement impressionné par le contenu, la forme et la belle écriture de ma mère que je l'ai réécris au complet. J'en ai fait imprimer une trentaine d'exemplaires que j'ai distribués aux proches.

En voici un extrait :

Mercredi, 11 déc. 1935

Maxime

La richesse est le partage de l'homme soyeux et vigilant

11 ½ heures

Écoute mon amie, je vais te conter une jolie petite histoire, laquelle je pense satisfera tes goûts particuliers.

Ce fait est encore tout neuf puisqu'il date d'aujourd'hui même. Ce matin j'étais à mettre mes bas de laine, mes fameux bas de laine, ah! Je n'étais pas de trop bonne humeur et je maugréais contre ces bons serviteurs.

C'est si rude, disais-je, pourquoi donc la laine a-t-elle été inventée, je préférerais avoir froid un peu aux jambes que de porter ces bas qui me déplaisent tant.

Mais voilà qu'à ma grande surprise, j'entendis une petite voix douce (et je devinai que c'était celle du bas) me dire en pleurnichant : "Écoute, Bibiane, si tu savais comme tu me causes de la peine en me maltraitant ainsi, tes parents non plus ne seraient pas contents d'entendre les vilains propos de tantôt, je vais te raconter mon histoire et je suis sûre que bientôt tes fausses idées seront toutes transformées.

La belle "Princesse" noire à la laine soyeuse et longue que tu soignes avec tant de plaisir, eh bien! Au mois d'avril l'an dernier, on coupa sa laine avec des ciseaux, et puis ta mère la lava avec soin, l'étendit sur l'herbe, ensuite on la porta au moulin à carder où elle dut subir plusieurs opérations.

Te souviens-tu de ces longues soirées d'hiver pendant lesquelles ta mère au lieu de jouer aux cartes comme vous, s'attachait à son rouet pour faire de cette laine soyeuse une corde moelleuse qui peut ensuite être tricotée par ta bonne grand'mère, elle pensait sans doute, que sa petite fille serait bien contente de pouvoir se revêtir de bas si chauds.

Ah! Josette, je n'ai pas besoin de te dire que ceci me changea complètement les idées, mais je n'avais jamais réfléchi à ces choses.

Vois-tu, c'est souvent comme cela dans la vie, on ne réfléchit pas assez, et on se rend malheureux avec des idées fausses lesquelles disparaîtront vite après quelques instants de sérieuses réflexions.

Économie domestique

_ 1 _

Que produit la petite industrie?

Dans l'économie rurale entre la petite industrie. Elle est absolument nécessaire au cultivateur. C'est elle qui sauve les sous et assied les fortunes rurales. On ne peut espérer la restauration de l'agriculture aussi longtemps qu'on négligera la restauration des petites industries de la ferme.

_ 2 _

Qu'entend-on par petites industries?

Par petites industries, on entend toutes les opérations que le fermier et la fermière peuvent exécuter eux-mêmes en vue de transformer la matière première que fournit leur terre, en des objets de nécessité familiale, ou pour la vente sur les marchés.

_ 3 _

Quelles sont les principales?

En premier lieu vient le travail de la laine, ensuite le tissage que l'on obtient du lin. À ces deux industries s'ajoute la confection des tapis et des couvertures où sont utilisés tant de rebuts de laine et de tissu.

Que la femme du cultivateur soit une bonne cuisinière, cela est nécessaire. Qu'elle apprenne à cuire le pain et à faire les conserves domestiques et elle apportera un précieux concours à une payante exploitation de la ferme.

Valcourt, 11 déc. 1935

120.00 $

Le 21 février prochain, je promets livrer à P.E. Roy 300 minots de pommes de terre à 0.40 $ (quarante sous) le minot.

---

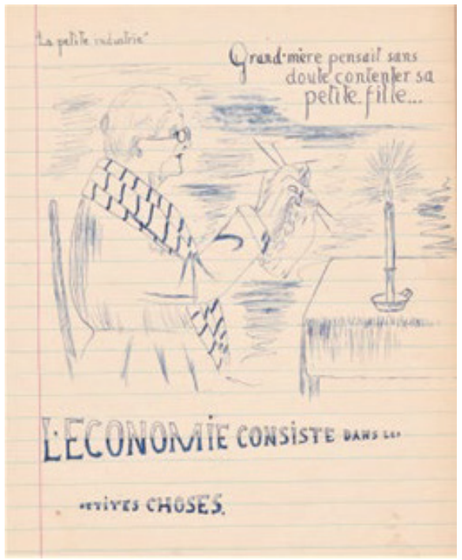
3 ½ heures

N'est-ce-pas là, une journée intéressante, Josette; si les fermiers savaient apprécier le travail fait à la maison, l'aisance régnerait dans beaucoup de ménages.

Adolescence

Elle eut cependant un passage à vide pendant les deux années suivantes. Selon ses propres dires, elle était indisciplinée, elle faisait l'école buissonnière, ce qui indisposait grandement sa mère qui lui dit que si elle ne voulait pas étudier, elle allait travailler. Il faut croire que la crise de l'adolescence existait aussi dans ce temps-là !

Elle reprit le goût des études pendant cette période et elle retourna au couvent après cet intermède de 2 ans. En cette 9e année, elle était pensionnaire au couvent avec sa petite sœur Madeleine et sa grande amie et cousine Marie-Thérèse Monast. Elle a beaucoup aimé cette année-là. Elle en est sortie avec son certificat d'enseignement. Après cette année 1936, il fallait passer par l'école normale pour obtenir ce précieux certificat. Elle note dans son recueil « Je suis reconnaissante à ma mère de m'avoir permis de faire cette année d'études et de pensionnat qui m'a apporté beaucoup ».



Madeleine et Bibiane Lussier, école du 3e rang, Valcourt, 1941.

Enseignement

Avec son certificat d'enseignement en main, ma mère enseigna pendant 3 ans à la même petite école du rang 3 où elle avait étudié comme enfant. Elle prit une pose entre la 3e et la 4e année d'enseignement pour entrer en religion.

Le 15 août 1940 à l'âge de 22 ans ma mère entre au couvent des sœurs de Sainte-Croix à Ville Saint-Laurent. Sa grande sœur Jeannette y avait prononcé ses vœux en 1934. Ma mère écrit dans son recueil « Après 4 mois et demi en congrégation, c'est-à-dire le 26 décembre, je reprends la vie laïque joyeusement sans regret car je n'aimais pas la vie religieuse et je m'ennuyais beaucoup ».

Sa quatrième année d'enseignement fut à l'école N° 8 de Valcourt. Elle a logé à l'école avec sa nièce Jeannine Langlois pendant toute cette année.

Mariage de Bibiane Lussier et de Roger Petit à Valcourt, le 1er juillet 1942.

Mariage et famille

Notre père, Roger Petit, alors âgé de 19 ans lui demanda de l'accompagner au mariage d'Ernest Laliberté et d'une très bonne amie de ma mère, Irène Pepin. Ce fut le début d'un an de fréquentations jusqu'au mariage à Valcourt le 1er juillet 1942. Ma mère avait alors 24 ans et mon père 20 ans.

Le couple aménagea sur la ferme que notre père possédait déjà depuis ses 18 ans. Ils y demeurèrent pendant 3 ans avant de déménager pendant une courte période au village de Valcourt. Papa y travailla chez Bombardier mais, il n'était pas fait pour être ouvrier. Ils retournèrent sur une terre du 4e rang pendant un court temps pour aboutir en septembre 1947 sur une ferme du rang 8 de Valcourt, communément appelé Ouest Ely. Cette grande ferme avait été achetée du frère de ma mère, commerçant de fermes et cultivateur, Paul-Émile, pour un prix de 5 000 $. Ils y demeurèrent pendant un peu plus de 10 ans. Sept des neuf enfants y sont nés.

Ces années sur cette ferme furent très difficiles mais, étant jeunes et travaillant, ils ont pu avec l'aide des enfants et de la famille passer au travers cette période. Maman a écrit dans son recueil « Quand j'y pense je me demande comment j'ai pu traverser ces années. Nous avions la foi et ça m'a beaucoup aidé ».

Au 2e jour d'une neuvaine à St-Joseph afin de vendre cette ferme, un voisin, Robert David, s'est présenté pour l'acheter. Un frère de ma mère, Théophile, cordonnier à Valcourt a aiguillonné mon père sur une ferme à vendre dans le canton de Melbourne tout près du village de Maricourt, autre village voisin de Valcourt. Le déménagement s'effectue le 22 mai 1958. Ma mère avait alors 40 ans. C'était une ferme typiquement d'inspiration loyaliste avec la maison éloignée d'environ 300 pieds du chemin public, le chemin Baker.

Ferme de Maricourt

Tout comme la maison du Ouest Ely, cette ferme et ses bâtiments nécessitaient énormément d'améliorations mais mes parents et tous les enfants se sont pris d'amour pour cette ferme. Les nombreux projets de rénovations qui s'additionnèrent au fil des ans en ont fait un havre de bonheur pour toute la famille. Maman avait son grand jardin tout près de la maison qui lui procurait beaucoup de satisfaction. Nous y avions notre petit carré de 10 pieds par 10 pieds où nous pouvions planter ce que nous voulions. Le père donnait aux garçons un petit veau de lait que nous vendions à 3 mois. Je me rappelle que j'avais eu 80 $ pour un tel veau un certain printemps…une fortune !

Ferme de Maricourt

Famille de Bibiane Lussier et Roger Petit, Kingsbury, 2009. Gertrude, Daniel, Colombe, Laval, Jocelyne, Marc, Agathe, Yves, Roger, Bibiane et François (en vignette).

Tous les enfants prirent leur envol à partir de cette ferme…

Daniel après des études religieuses, fit son nid en Abitibi et y devint bûcheron. Agathe fit son cours normal et devint institutrice comme sa mère. Colombe travailla chez Bombardier et dans un centre de personnes âgées et s'établit à Valcourt avec son mari, Fernand. Marc travailla chez Bombardier toute sa vie active et s'établit à Drummondville. Gertrude travailla aussi longuement chez Bombardier et ailleurs et pris racine à Sherbrooke.

Moi, Yves, je fis des études en génie mécanique et je fondai une famille à Dollard-des-Ormeaux.

Laval hérita de la ferme familiale et n'a malheureusement pas fondé de famille. François acheta une ferme à Kingsbury où il y exploite une érablière en plus de faire carrière dans la reforestation au Québec et ailleurs au Canada. Finalement, Jocelyne, suite à une annonce qu'elle plaça dans la Terre de chez nous, trouva son mari, propriétaire d'une belle ferme maraîchère sur les bords du fleuve à Saint-Nicolas.

Retraite

Maison de Kingsbury

Après un peu plus de 20 ans sur cette ferme, mes parents la vendirent à leur fils Laval en 1979. Ils s'achetèrent une maison dans le village de Kingsbury. Cette maison, comme toutes les autres qu'ils avaient eu, nécessita beaucoup d'améliorations qui se sont cependant faites rapidement. Finalement, ma mère a pu bénéficier d'un lieu propice au calme et à l'introspection après toutes ces années d'une vie tumultueuse. Mon père garda un lot boisé de 50 acres à même la ferme. C'était son paradis terrestre où il se réfugia pendant presque chaque jour de sa « retraite ».

Ma mère entreprit la rédaction de son précieux recueil « Sur les chemins de ma vie ». Elle nous raconte dans cet inestimable récit sa vie au travers les endroits habités, les amies qu'elle s'est faites, les églises qu'elle a fréquentées, tous les membres de sa précieuse famille dont elle nous donne un résumé de chacun et chacune. Ce recueil, bien mieux que ce court résumé, donne la vraie nature, chaleureuse et aimante, de ma mère qui écrivait si bien. Voici le texte qu'elle a écrit sur son frère Armand :

Armand, mon frère, est décédé à 12 ans le 14 décembre 1917 alors que ma mère était enceinte de moi, Bibiane, née 3 mois après son décès.

Il est né le 14 juillet 1905. Il a marché, mais s'est fracturé les jambes trois fois, première fois en passant par la petite porte de la grange, deuxième fois en jouant à la chaise musicale, troisième fois en tombant de sa chaise. Ces renseignements me viennent de Jeannette.

Ses os devaient être très fragiles. On disait qu'il n'avait pas de moelle dans les os. Papa est allé voir le Dr. Sarazin et le Frère André avec lui. Nos parents auraient dû aller à l'hôpital, mais ils étaient bien pauvres.

Jeannette dit qu'elle l'a toujours vu en chaise roulante. C'est-à-dire une chaise à bras ordinaires avec des roulettes. Rose raconte que vers l'âge de 5 ou 6 ans, il s'était rendu chez nos voisins, M. Jeanson en poussant un petit baril devant lui. Ces gens étaient plus à l'aise que nous et ils avaient trouvé ça bien beau.

Armand, entouré de Jeannette et Osias, Flodden, 1916.

Un jour parait-il, la maison était remplie de visiteurs, voilà qu'on oubliait Armand, il dit « Y aura-t-il encore des restants pour moi? ». Maman demandait presque toujours à Rose de le garder le dimanche car elle était très douce pour lui.

Quand nos parents s'absentaient, c'était la coutume pour notre sœur Ada de faire de la tire; si elle faisait fâcher Armand, ce dernier bavassait tout à maman.

Les oncles et tantes, cousins et cousines étaient très attentifs à son égard, ils lui apportaient des cadeaux. Jeannette se souvient entre autres d'un mécano en bois dont il n'était pas le seul à s'en servir.

C'est Jeannette qui me disait « Je le vois encore dans sa couchette dans la grande salle vis-à-vis la chambre de nos parents. Il avait peur, il disait à maman de mettre des chaises sur son lit afin que les sauvages ne puissent venir.

Jeannette me raconte sa dernière maladie… tout ce que je me rappelle, il dit à maman qu'il avait bien mal à la tête. Ce jour-là, Rose est restée à la maison, car Ada était déjà mariée du mois de juin 1917. Comme nous apportions toujours notre dîner à l'école, nous ne savions pas ce qui se passait. En revenant de l'école, Rose était à la porte et nous dit « pas de train, Armand est bien malade et M. le Curé est ici ».

Vient le souper, maman me dit « Va à côté d'Armand, tu lui donneras de l'eau avec une petite cuillère, mais ne lui parle pas car il est bien malade ». C'est Jeannette qui parle toujours – Mon plus beau souvenir de lui, je lui demande : T'es bien malade? Oui. Vas-tu mourir? Oui. Es-tu content? Oui. Pourquoi? Parce que je vais aller voir le p'tit Jésus. Ce fut la fin, j'avais tout su. Je ne l'ai jamais dit à maman, j'avais trop peur de me faire disputer. Vers 8 à 9 heures, nous étions à dire le chapelet et voilà qu'il lève les yeux vers le ciel, se croise les mains, ferme les yeux et voilà le Seigneur est venu cueillir ce beau fils! M. le curé Gervais avait dit à maman « Vous avez un petit saint ».

Maman s'en va pour écrire à Ada qui demeurait à Magog, mais revient aussitôt. Il me semble que c'était papa qui est allé chez M. Jeanson, notre voisin, pour lui apprendre la nouvelle par téléphone. C'est Mme Jeanson qui a fait sa robe blanche pour l'ensevelir.

Ses funérailles eurent lieu le 17 décembre, anniversaire de naissance de Rose. Il est inhumé à Racine.

J'ai toujours aimé ce petit garçon même si je ne l'ai pas connu. Maman était enceinte de moi quand il est parti pour le ciel.

Mon frère Armand, prie pour moi et pour ma famille.

Bibiane Lussier dans Sur les chemins de ma vie, 1998

Les dernières années

Le 8 juillet 2011, mon père mourut suite à un accident de la route survenu à l'entrée du village de Kingsbury quelques jours plus tôt. Maman, alors âgée de 93 ans souhaitait demeurer dans sa maison. Bien qu'elle était encore en assez bonne forme, nous, les enfants, nous l'en avons dissuadée. Pour des raisons de sécurité, il était préférable qu'elle ne reste pas seule. La maison de Kingsbury a donc été vendue et elle s'est trouvé une place à La Brunante de Racine. Cette résidence pour personnes âgées autonomes et semi-autonomes était très bien tenue et la nourriture de la cafétéria y était toujours excellente. Elle y a passé 6 ans avant de déménager à la résidence Brunswick à Richmond après un séjour à l'hôpital. C'est à cet endroit qu'elle dut affronter la solitude et l'incertitude liées à la pandémie de Covid 19.

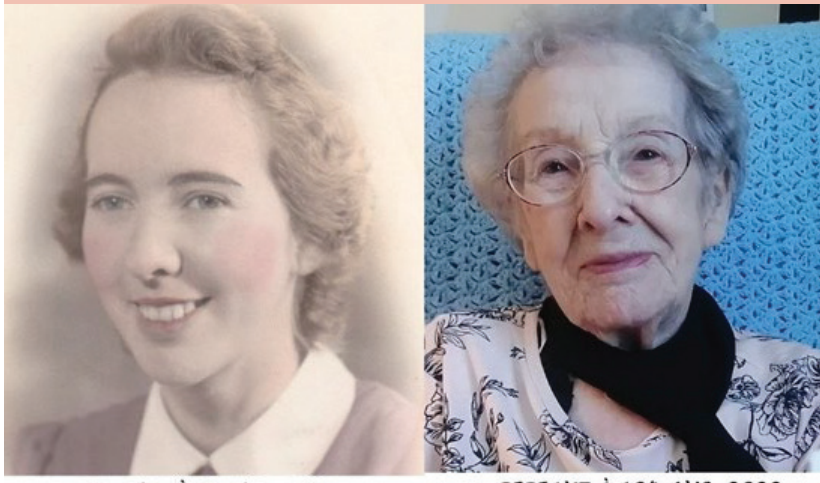
Un autre séjour à l'hôpital la conduisit à sa dernière demeure, le CHSLD de Richmond, tout près de l'église Sainte-Bibiane que nous avions fréquentée pendant de nombreuses années. Au fil de ces 3 maisons de retraite, elle avait perdu en autonomie de sorte qu'elle devait prendre tous ses repas dans sa chambre pendant son séjour de plus de 2 ans au CHSLD. Elle y a cependant été heureuse, certainement en raison des visites quasi quotidiennes de ses enfants qui demeuraient à proximité.

Quelques semaines avant son décès le 12 décembre 2022, elle disait fièrement « je crois que je vais me rendre à 105 ans ». Cependant, une chute sur le visage la diminua inexorablement. Quelques semaines après cet accident, elle perdit tous ses moyens en dedans de 2 jours. Finalement, le bon Dieu avait répondu à ses souhaits qu'elle exprimait assez souvent « Pourquoi le bon Dieu ne vient-il pas me chercher ? ».

Pourquoi cette longue vie absente de cancers, d'Alzheimer, de dépressions, de maladies graves ? Il faut dire que ses parents lui avaient légué une bonne génétique, son père mourut à 98 ans et sa mère à 86 ans. Était-ce sa cure à l'eau de bouleau à tous les printemps, sa non-consommation de lait, sa nourriture saine, sa vie équilibrée ? Bien difficile à dire mais je crois que contrairement à mon père qui y allait à fond de train lorsqu'il était bien, ma mère a toujours su se ménager. Elle connaissait ses limites et elle tentait de les respecter.

Le service funéraire classique eut lieu dans la belle église de Valcourt, lieu de tant de moments importants pour notre famille, le 17 décembre 2022 lors d'une belle tempête hivernale. J'écris « belle tempête » car maman aimait ces tempêtes qui témoignent que la nature, dont elle appréciait tellement les bienfaits, est vivante et vivifiante.

Je lui laisse les derniers mots que mon fils Vincent a lus lors du service.



BIBIANE À 24 ANS, 1942 BIBIANE À 104 ANS, 2022

Épilogue, « Sur les chemins de ma vie »

Je mets une dernière main à ce genre d'autobiographie commencée depuis plusieurs années. Merci infiniment mon Dieu de m'avoir créée et comblée de tant de bienfaits. Mille mercis à mes bons parents, sœurs, frères, beaux-parents, beaux-frères, belles-sœurs, neveux et nièces.

Ma reconnaissance et mes remerciements les plus sincères à ma chère famille immédiate : mari, enfants et petits-enfants.

Plusieurs amies aussi m'ont accompagnée durant ma longue vie; les plus intimes sont Maria Pépin, Béatrice Long, Thérèse Lussier, fille de Rose-Alma Monast, Gilberte Dupont, Antonine Beauregard, Hélène Poulin; leur aide m'a été bien précieuse.

Je demande pardon à toutes les personnes que j'ai peinées ou blessées par ma conduite ou mes paroles.

Nous nous retrouverons tous au ciel.

Je vous embrasse et vous enlace bien fort.

Bibiane Lussier, 2006